Collège Saint-Joseph

MEMRAMCOOK, N. B.

PROSPECTUS

I.—Cet établissement est sous la direction des Religieux de Ste. Croix.

II.—Les matières qui y sont enseignées forment deux cours distincts : le cours commercial et le cours classique. Le cours commercial comprend quatre années ; le cours classique est de cinq ans.

III.—Nul élève n'est admis au cours classique qu'il n'ait complété son cours commercial. Les langues française et anglaise y sont l'objet d'une égale sollicitude.

IV.—Conformément aux règles de l'établissement, l'instruction classique communiquée aux élèves sera assaisonnée de l'esprit chrétien à interpréter au point de vue religieux.

V.—Un élève arrivant d'un autre établissement devra présenter un certificat de bonne conduite de la part du président du dit établissement.

VI.—Les lettres et envois adressés aux élèves, ou expédiés par eux, sont soumis à l'inspection du Président ou de son délégué.

VII.—Les parents recevront à chaque terme un bulletin constatant les progrès, l'application, la conduite, la santé, ainsi que les dépenses de leurs enfants.

VIII.—Les élèves qui n'arrivent qu'après la rentrée régulière ont droit à une déduction de prix pour le temps écoulé ; mais tout mois commencé doit être payé en entier.

IX.—On reçoit des élèves à n'importe quel temps de l'année.

X.—Les paiements se font en quatre termes, invariablement d'avance, en or ou en argent ayant cours.

XI.—Des religieuses donnent leur attention au soin et à la propreté des jeunes enfants aussi bien qu'au linge des élèves en général.

Les demi-pensionnaires couchent au Collège, payant cinquante centins pour l'entier lit.

Pour plus amples informations s'adresser à

A. ROY, C. S. C., président.

CE N'EST PLUS

DANGEREUX!

La diarrhée, le choléra, la dyssenterie, les crampes, les douleurs sont instantanément guéries par le le

Panacée de Pendleton.

HALIFAX, 1ER AOUT 1895.

C. H. PENDLETON, Esq.

Cher monsieur,—J'ai eu une très sévère attaque de diarrhée, et le docteur a tout essayé pour l'enrayer. Rien ne faisait, et il me recommanda finalement le PANACÉE DE PENDLETON en disant que si cela ne me guérissait point j'étais flambé. Le quart d'une bouteille m'a complètement guéri. Je ne veux plus m'en passer.

Votre tout dévoué W. E. ROAD.

Pour usage interne et externe, demandez le Panacée de Pendleton, et n'en prenez pas d'autre. Prix 25cts. 7août96.1a

Prenez garde à Vos Yeux.

Notre Opticien brévété

Éprouve les Yeux et adapte les Lunettes qui conviennent pour la correction des

Défauts de la Vue.

Quand vous viendrez à MONCTON, entrez à notre

Departement d'Optique

Nous garantissons que nous vous procurerons les Lunettes qui conviennent à vos yeux.

K. BEZANSON

Magasin de Bijouteries et de Musique

Moncton

C'est le temps

D'ACHETER VOS

MEDECINES DU PRINTEMPS

AUX PRIX DU

Magasin Blanc

DE BARKER

Paine's Celery Compound,	vaut	$1	pour	79c
Warner's Safe Cure,	"	1	"	79c
Burdock Blood Bitters,	"	1	"	79c
Hood's Sarsaparilla,	"	1	"	79c
Ayer's Cherry Pectoral,	"	1	"	79c
Huile foie de morue Wampoles		1	"	79c
Emulsion de Scott	vaut	1	"	79c
do petite,	"	50c	"	39c
Vin Fer et Bœuf	"	1	"	69c
Castoria	"	35c	"	29c
Baume de Hawker pour toux		25c	"	19c
Baume de Sharp pour toux		25c	"	19c
Baume de Cerise Dr Wilson		25c	"	19c
Liniment Blanc de Minard		25c	"	19c
Liment de Johnson		25c	"	19c
Pain-Killer de Davis		25c	"	19c
Pilules Roses du Dr Williams		50c	"	39c
Pilules pour les rognons et foi		50c	"	39c
Huile Prussienne,		25c	"	19c
Radway's Ready Relief,		25c	"	19c

Et tous les autres Remèdes brévetés en proportion, chez

BARKERS,

St-Jean, Moncton, Newcastle

Gale ! Gale !

Ceux qui sont affligés de cette maladie devraient essayer

l'ONGUENT de Lawton

CONTRE LA GALE.

Cet onguent est un remède sûr et prompt.

PRÉPARÉ ET VENDU SEULEMENT PAR

A. G. LAWTON

Chimiste et Droguiste,

SHEDIAC, N. B.,

Où l'on trouve toute espèce de Remèdes contre toutes les douleurs et toutes les maladies, et ce à des prix raisonnables.

FEUILLETON. 27

SANS FAMILLE

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

I

EN AVANT

En avant !

Le monde était ouvert devant moi : je pouvais tourner mes pas du côté du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est, selon mon caprice.

Bien que n'étant qu'un enfant, j'étais mon maître.

Il y a bien des enfants qui se disent tout bas : " Ah ! si je pouvais faire ce qui me plaît ; si j'étais libre ; si j'étais mon maître ! " et qui aspirent avec impatience au jour bienheureux où ils auront cette liberté... de faire des sottises.

Moi je me disais : " Ah ! si j'avais quelqu'un pour me conseiller pour me diriger. "

C'est qu'entre ces enfants et moi il y avait une différence...terrible.

Lorsqu'ils font des sottises, ils ont derrière eux quelqu'un pour leur tendre la main s'ils tombent, ou pour les ramasser s'ils sont à terre ; tandis que je n'avais personne ; si je tombais, je devais aller jusqu'au bas ; et une fois là me ramasser tout seul, si je n'étais pas cassé.

Et j'avais assez d'expérience pour expérience pour comprendre que je pouvais très bien me casser ;—ce qui me faisait peur, j'en conviens.

Malgré ma jeunesse, j'avais été suffisamment éprouvé par le malheur pour être plus circonspect et plus prudent que ne le sont ordinairement les enfants de mon âge : c'était un avantage qui m'avait coûté cher.

Aussi avant, avant de me lancer sur la route qui s'ouvrait, je voulus aller voir celui qui, en ces dernières années, avait été un père pour moi ; si la tante Catherine ne m'avait pas pris avec les enfants pour aller lui dire adieu, je devais tout seul aller l'embrasser.

Sans avoir jamais été à la prison pour dettes, j'en avais assez entendu parler en ces derniers temps, pour être certain de la trouver. Je suivrais le chemin de la Madeleine que je connaissais, et là je demanderais ma route. Puisque tante Catherine et les enfants avaient pu voir le père on me permettrait bien de le voir aussi sans doute ; j'étais en plutôt j'avais été son enfant, il m'avait aimé !

Je n'osai pas traverser tout Paris avec Capi sur mes talons.

Qu'aurais-je répondu aux sergents de ville s'ils m'avaient parlé ? De toutes les peurs qui m'avaient été inspirées par l'expérience, celle de la police était la plus grande ; je n'avais pas oublié Toulouse. J'attachai Capi avec une corde, ce qui parut le blesser très vivement dans son amour-propre de chien instruit et bien élevé ; puis le tenant en laisse, nous nous mîmes tous deux en route pour la prison de Clichy.

Il y a des choses tristes en ce monde et dont la vue pousse à des réflexions lugubres ; je n'en connais pas de plus laide et de plus triste qu'une porte de prison: cela donne froid au cœur plus qu'une porte de tombeau ; les morts sur lesquels une pierre est scellée ne sentent plus ; les prisonniers, eux, sont enterrés vivants.

Je m'arrêtai un moment avant d'oser entrer dans la prison, comme si j'avais peur qu'on m'y gardât et que la porte, cette affreuse porte, refermée sur moi ne se rouvrît plus.

Je m'imaginais qu'il était difficile de sortir d'une prison ; mais je ne savais pas qu'il était difficile aussi d'y entrer.

Je l'appris à mes dépens.

Enfin, comme je me laissais ni rebuter ni renvoyer, je finis par arriver auprès de celui que je venais voir.

On me fit entrer dans un parloir où il n'y avait ni grilles ni barreaux, comme je croyais, et bientôt après le père arriva, sans être chargé de chaînes.

—Je t'attendais, mon petit Rémi, me dit-il, j'ai grondé Catherine de ne pas t'avoir amené avec les enfants.

Depuis le matin, j'étais triste et accablé ; cette parole me releva.

Dame Catherine n'a pas voulu me prendre avec elle.

—Cela n'était pas possible mon pauvre garçon, on ne fait pas ce qu'on veut en ce monde ; je suis sûr que tu serais bien travaillé pour gagner ta vie ; mais Suriot, mon beau frère, n'aurait pas pu te donner du travail ; il est éclusier au canal du Nivernais, et les éclusiers, tu le sais, n'embauchent pas des ouvriers jardiniers. Les enfants m'ont dit que tu voulais reprendre ton métier de chanteur. Tu as donc oublié que tu as failli mourir de froid et de faim à notre porte ?

—Non, je ne l'ai pas oublié.

—Et alors tu n'étais pas tout seul, tu avais un maître pour te guider ; c'est bien grave, mon garçon, ce que tu veux entreprendre, à ton âge, seul, par les grands chemins.

—J'ai Capi.

Comme toujours, en entendant son nom, Capi répondit par un aboiement qui voulait dire : "Présent ! si vous avez besoin de moi, me voici."

—Oui ! Capi est un bon chien ; mais ce n'est qu'un chien. Comment gagneras-tu ta vie ?

—En chantant et en faisant jouer la comédie à Capi.

—Capi ne peut pas jouer la comédie tout seul.

—Je lui apprendrai des tours d'adresse ; n'est-ce pas, Capi, que tu apprendras tout ce que je voudrai.

Il mit sa patte sur sa poitrine.

—Enfin, mon enfant, si tu étais sage, tu te placerais ; tu es déjà bon ouvrier, cela vaudrait mieux que de courir les chemins, ce qui est un métier de paresseux.

—Je ne suis pas paresseux, vous le savez bien, et vous ne m'avez jamais entendu me plaindre que j'avais trop d'ouvrage. Chez vous j'aurais travaillé tant que j'aurais pu et je serais resté toujours avec vous ; mais je ne veux pas me placer chez les autres.

Je dis sans doute ces derniers mots d'une façon particulière, car le père me regarda un moment sans répondre.

—Tu nous a raconté, dit-il enfin, que Vitalis, alors que tu ne savais pas qui il était, t'étonnait bien souvent par la façon dont il regardait les gens, et par ses airs de monsieur qui semblaient dire qu'il était lui-même un monsieur ; toi aussi, tu as de ces façons là et de ces airs qui semblent dire que tu n'es pas un pauvre diable. Tu ne veux pas servir chez les autres ? Enfin, mon enfant, tu as peut être raison, et ce que t'en disais, c'est seulement pour ton bien, pas pour autre chose, crois-le. Il me semble que je devais te parler comme je l'ai fait. Mais tu es ton maître puisque tu n'as pas de parents et puisque je ne puis pas te servir de père plus longtemps. Un pauvre malheureux comme moi n'a pas le droit de parler haut.

Tout ce que le père venait de me dire m'avait terriblement troublé, et d'autant plus que je me l'étais déjà dit moi même, sinon dans les mêmes termes, au moins à peu près.

Oui, cela était grave de m'en aller tout seul par les grands chemins, je le sentais, je le voyais, et quand on avait, comme moi, pratiqué la vie errante, quand on avait passé des nuits comme celle où nos chiens avaient été dévorés par les loups, ou bien encore comme celle des carrières de Gentilly ; quand on avait souffert du froid et de la faim comme j'en avais souffert ; quand on s'était vu chassé de village en village, sans pouvoir gagner un sou, comme cela m'était arrivé pendant que Vitalis était en prison, on savait quels étaient les dangers et quelles étaient les misères de cette existence vagabonde où ce n'est pas seulement le lendemain qui n'est jamais assuré, mais où c'est même l'heure présente qui est incertaine et précaire

Mais si je renonçais à cette existence, je n'avais qu'une ressource et le père lui-même venait de me l'indiquer,— me placer ; et je ne voulais pas me placer. Cela était peut-être d'une fierté bien mal entendue dans ma position ; mais j'avais eu un maître à qui j'avais été vendu, et bien que celui-là eût été bon pour moi, je n'en voulais pas d'autre ; cela était mon idée fixe.

Et puis ce qui était tout aussi décisif pour ma résolution, je ne pouvais renoncer à cette existence de liberté et de voyages sans manquer à ma promesse envers Etiennette, Alexis, Benjamin et Lise ; c'est-à-dire sans les abandonner. En réalité, Etiennette, Alexis, et Benjamin pouvaient se passer de moi, ils s'écriraient ; mais Lise ! Lise ne savait pas écrire, la

EMULSION

the D&L.

CONSOMPTION et toutes les MALADIES des POUMONS, GRATTEMENT de SANG, TOUX, PERTE d'APPETIT, DEBILITÉ—dans tous ces cas, The D. & L. Emulsion produit un bien remarquable.

Avec l'aide de The D. & L. Emulsion. J'ai réussi à me défaire d'une toux persistante dont j'étais affligé depuis un an, et j'ai gagné beaucoup en poids avec cela.

T. H. WINGHAM, I. C., Montréal.

50 CTS ET $1 LA BOUTEILLE.

DAVIS & LAWRENCE CO. Ltd., MONTREAL

tante Catherine n'écrivait pas non plus. Lise resterait donc perdue si je l'abandonnais. Que penserait-elle de moi ? Une seule chose : que je ne l'aimais plus, elle qui m'avait témoigné tant d'amitié, elle par qui j'avai été si heureux. Cela n'était pas possible.

—Vous ne voulez donc pas que je vous donne des nouvelles des enfants ? dis-je.

—Ils m'ont parlé de cela ; mais ce n'est pas à nous que je pense en t'engageant à renoncer à ta vie de musicien des rues ; il ne faut jamais penser à soi avant de penser aux autres.

—Justement, père ; et vous voyez bien que c'est vous qui m'indiquez ce que je dois faire : si je renonçais à l'engagement que j'ai pris, par peur des dangers dont vous parlez, je penserais à moi, je ne penserais pas à vous, je ne penserais pas à Lise.

Il me regarda encore, mais plus longuement ; puis tout à coup me prenant les deux mains :

—Tiens, garçon, il faut que je t'embrasse pour cette parole-là, tu as du cœur, et c'est bien vrai que ce n'est pas l'âge qui le donne.

Nous étions seuls dans le parloir, assis sur un banc à côté l'un de l'autre, je me jetai dans ses bras, ému, fier aussi d'entendre dire que j'avais du cœur

—Je n'ajoutai plus qu'un mot reprit le père : A la garde de Dieu, mon cher garçon !

Tous deux nous restâmes pendant quelques instants silencieux mais le temps avait marché et le moment de nous séparer était venu.

Tout à coup le père fouilla dans la poche de son gilet et en retira une grosse montre en argent, qui était retenue dans une boutonnière par une petite lanière en cuir.

—Il ne sera pas dit que nous nous serons séparés sans que tu emporte un souvenir de moi. Voici ma montre, je te la donne. Elle n'a pas grande valeur, car tu comprends que si elle en avait, je l'aurais vendue. Elle ne marche pas non plus très bien, et elle a besoin de temps en temps un bon coup de pouce. Mais enfin, c'est tout ce que je possède présentement, et c'est pous cela que je te la donne.

Disant cela, il me la mit dans la main ; puis, comme je voulais me défendre d'accepter un si beau cadeau, il ajouta tristement :

—Tu comprends que je n'ai pas besoin de savoir l'heure ici ; le temps n'est que trop long ; je mourrais à le compter. Adieu, mon petit Rémi ; embrasse-moi encore un coup ; tu es un brave garçon ; souviens-toi qu'il faut l'être toujours.

Je crois qu'il me prit par la main pour me conduire à la porte de sortie : mais ce qui se passa alors, ce qui se dit entre nous, je n'en ai pas gardé souvenir ; j'étais trop troublé, trop ému.

Quand je pense à cette séparation, ce que je retrouve dans ma mémoire, c'est le sentiment de stupidité et d'anéantissement qui me prit tout entier quand je fus dans la rue.

Je crois que je restai longtemps très longtemps devant la porte de la prison, sans pouvoir me decider à tourner mes pas à droite ou à gauche, et j'y serais peut-être demeuré jusqu'à la nuit, si ma main n'avait tout à coup, par hasard, rencontré dans ma poche un objet rond et dur.

Machinalement et sans trop savoir ce que je faisais, je la palpai : ma montre !

Chagrins, inquiétudes, angoisses, tout fut oublié, je ne pensai plus qu'à ma montre. J'avais une montre, une montre à moi, dans ma poche, à laquelle je pouvais regarder l'heure ! Et je la tirai de ma poche pour voir quelle heure il était : midi. Cela n'avait aucune importance pour moi qu'il fût midi ou dix heures, ou deux heures, mais je fus très heureux pourtant qu'il fût midi. Pourquoi ? J'aurais été bien embarrassé de le dire; mais cela était. Ah ! midi, déjà midi. Je savais qu'il était midi, ma montre me l'avait dit ; quelle affaire ! Et il me sembla qu'une montre c'était une sorte de confident à qui l'on demandait conseil et avec qui l'on pouvait s'entretenir.

—Quelle heure est-il, mon ami, la montre ?

—Midi, mon cher Rémi. — Ah ! midi, alors je dois penser à ceci et à cela, n'est-ce pas ?—Mais certainement.— Tu as bien fait de me le rappeler, sans toi je l'oubliais —Je suis là pour que tu n'oublies pas. Avec Capi et ma montre j'avais maintenant à qui parler

Ma montre ! Voilà deux mots agréables à prononcer. J'avais eu grande envie d'une montre, et je m'étais toujours convaincu moi-même que je n'en pourrais jamais avoir ! Et cependant voilà que dans ma poche il y en avait une qui faisait tic-tac. Elle ne marchait pas très bien, disait le père. Cela n'avait pas d'importance. Elle marchait, cela suffisait. Elle avait besoin d'un bon coup de pouce.

Je lui en donnerais et de vigoureux encore, sans les épargner, et si les coups de pouce ne suffisaient pas, je la démonterais moi-même. Voilà qui serait intéressant : je verrais ce qu'il y avait dedans et ce qui la faisait marcher. Elle n'avait qu'à se bien tenir : je la conduirais sévèrement.

Je m'étais si bien laissé emporter par la joie que je ne m'apercevais pas que Capi était presqu'aussi joyeux que moi ; il me tirait par la jambe de mon pantalon et il jappait de temps à autre. Enfin ses jappements de plus en plus forts, m'arrachèrent à mon rêve.

—Que veux-tu, Capi ?

Il me regarda, et, comme j'étais trop troublé pour le comprendre, après quelques secondes d'attente, il se dressa contre moi et posa sa patte contre ma poche, celle où était ma montre.

Il voulait savoir l'heure " pour la dire à l'honorable société," comme au temps où il travaillait avec Vitalis.

Je la lui montrai ; il la regarda assez longtemps, comme s'il cherchait à se rappeler, puis, se mettant à frétiller de la queue, il aboya douze fois ; il n'avait pas oublié. Ah ! comme nous allions gagner de l'argent avec notre montre ! C'était un tour de plus sur lequel je n'avais pas compté.

Comme tout cela se passait dans la rue vis à vis la porte de la prison, il y avait des gens qui nous regardaient curieusement et même qui s'arrêtaient.

Si j'avais osé j'aurais donné une représentation tout de suite, mais la peur des sergents de ville m'en empêcha.

D'ailleurs il était midi, c'était le moment de me mettre en route.

—En avant !

Je donnai un dernier regard, un dernier adieu à la prison, derrière les murs de laquelle le pauvre père allait rester enfermé, tandis que moi j'irais librement où je voudrais et nous partîmes.

L'objet qui m'était le plus utile pour mon métier c'était une carte de France ; je savais qu'on en vendait sur les quais, et j'avais d'en acheter une : je me dirigeai donc vers les quais.

En passant sur la place du Carrousel mes yeux se portèrent machinalement sur l'horloge du château des Tuileries, et l'idée me vint de voir si ma montre et le château marchaient ensemble, ainsi que cela devait être. Ma montre marquait midi et demi, et l'horloge du château une heure. Qui des deux allait mal ? J'eus envie de donner un coup de pouce à ma montre, mais la réflexion me retint Rien ne prouvait que c'était ma montre qui était dans son tort, ma belle et chère montre ; et il se pouvait très bien que ce fût l'horloge du château des rois qui battît la breloque. Là dessus je remis ma montre dans ma poche en me disant que pour ce que j'avais à faire, mon heure était la bonne heure !

Il me fallut longtemps pour trouver une carte, au moins comme j'en voulais une, c'est à dire collée sur toile, se pliant et ne coûtant pas plus de vingt sous, ce qui pour moi était une grosse somme ; enfin j'en trouvai une si jaunie que le marchand ne me la fit payer que soixante quinze centimes.

Maintenant je pouvais sortir de Paris, ce que je me décidai à faire au plus vite.

J'avais deux routes à prendre ; celle de Fontainebleau par la barrière d'Italie, ou bien celle d'Orléans par Montrouge : en somme, l'une m'était aussi indifférente que l'autre, et le hasard fit que je choisis celle de Fontainebleau.

Comme je montais la rue Mouffetard dont le nom que je venais de lire sur une plaque bleue m'avait rappelé tout un monde de souvenirs : Garofoli, Mattia, Ricardo, la marmite avec son couvercle fermé au cadenas, le fouet aux lanières de cuir et enfin Vitalis, mon pauvre et bon maître, qui était mort pour ne pas m'avoir loué au padrone de la rue de Lourcine, il me sembla, en arrivant à l'église

Pour la Sciatique, Pleuresie, Les Points, Crampes, Nevralgie, Rhumatisme, Mal de Dos

MENTHOL THE D&L PLASTER

LE MEILLEUR REMEDE Contre le RHUMATISME.

Chaque Plaster est dans une boîte de ferblanc émaillée ; prix 25 cts,—en rouleaux d'une verge de long $1 le rouleau.

Davis & Lawrence Co., Ltd., FABRICANTS, MONTREAL.

Saint Médard, reconnaître dans un enfant appuyé contre le mur de l'église le petit Mattia : c'était bien la même grosse tête, les mêmes yeux mouillés, les mêmes lèvres parlantes, le même air doux et résigné, la même tournure comique; mais chose étrange, si c'était lui, il n'avait pas grandi.

Je m'approchai pour le mieux examiner ; il n'y avait pas à en douter, c'était lui ; il me reconnut aussi, car son visage pâle s'éclaira d'un sourire.

—C'est vous, dit-il, qui êtes venu chez Garofoli avec le vieux à barbe blanche avant que j'entre à l'hôpital ? Ah ! comme j'avais mal dans la tête ce jour là.

—Et Garofoli est toujours votre maître ?

Il regarda autour de lui avant de répondre ; alors baissant la voix :

—Garofoli est en prison ; on l'a arrêté parce qu'il a fait mourir Orlando pour l'avoir trop battu.

Cela me fit plaisir de savoir Garofoli en prison, et pour la première fois j'eus la pensée que les prisons, qui m'inspiraient tant d'horreur, pouvaient être utiles.

—Et les enfants ? dis je.

—Ah ! je ne sais pas, je n'étais pas là quand Garofoli a été arrêté. Quand je suis sorti de l'hôpital, Garofoli, voyant que je n'étais pas bon à battre sans que ça me rende malade, voulu se débarrasser de moi, et il m'a loué pour deux ans, payé d'avance, au cirque Gassot. Vous connaissez le cirque Gassot ? Non. Eh bien ! ce n'est pas un grand, grand cirque, mais c'est pourtant un cirque. Ils avaient besoin d'un enfant pour la dislocation et Garofoli me loua au père Gassot. Je suis resté avec lui jusqu'à lundi dernier, et puis on m'a renvoyé parce que j'ai la tête trop grosse maintenant pour entrer dans la boîte, et aussi trop sensible. Je suis venu de Gisors pour rejoindre Garofoli, mais je n'ai trouvé personne, la maison était fermée, et un voisin m'a raconté ce que je viens de vous dire : Garofoli est en prison. Alors je suis venu là, ne sachant où aller, et ne sachant que faire.

A CONTINUER

Ovide M. Leger,

HORLOGER, BIJOUTIER ET OPTICIEN,

McGinley Corner, N. B.

Ayant quatorze années d'expérience, je puis garantir entière satisfaction aux pratiques ; achetant argent comptant, je suis en mesure de revendre au plus bas prix. En gros et en détail. Venez me voir.

15 juin 1898—1m

OUVRAGE A LA MAISON

POUR LES FAMILLES. Nous voulons des familles pour travailler pour nous chez elles, tout le temps ou à temps perdu. Notre ouvrage se fait facilement et promptement, et nous est renvoyé par la malle une fois fini. Bel argent chez vous. Pour détails envoyez, prêt à commencer, nom et adresse. THE STANDARD SUPPLY CO., Dépt-B., LONDON, ONT.

EXPOSITION INTERNATIONALE

ST-JEAN, N. B.

13 AU 23 SEPTEMBRE 1898

$13,000 EN PRIX

Listes de Prix revisées et augmentées dans tous les départements.

Gros Prix spéciaux pour les Animaux et les Produits de la Laiterie.

Le Bétail entre Mercredi, le 14, et sort Mercredi, le 21.

Grand Étalage de chevaux de fortes lères au Nouveau-Brunswick.

Collections d'Animaux Sauvages, Oiseaux, Insectes, Plantes, Champignons, exposées à leur état naturel.

Prix offerts pour Collections d'Histoire Naturelle.

Machines de toutes espèces en mouvement —Nouveautés manufacturières—Prix pour le meilleur étalage d'objets manufacturés.

CONCOURS DE COMTÉ

Prix donnés par la Province du Nouveau-Brunswick, arrangés par le Conseil Exécutif.

$700 donnés en prix de comté pour Blé, Collections de Grains et de Fruits

$300 offerts en concours pour les Poissons du Nouveau-Brunswick. Les Produits du Poisson et les Agrès de Pêche.

Les chercheurs d'amusements trouveront une grande variété d'attractions dans la Salle d'amusements et dans les merveilleuses Représentations qui se donneront sur le terrain.

Grande Entrée nouvelle—Poulailler nouveau—Merveilles Pyrotechniques—Musique de Fanfare—Billets d'excursion de partout.

Pour listes de prix et renseignements complets, s'adresser à

W. C. PITFIELD, President. CHAS. A. EVERETT Directeur Secrét.

16juin98—3m